

En ce moment le vent fit remuer le feuillage à travers la croisée de verres bleus et rouges le rayon de soleil fut dérangé, et l'enfant Jésus sembla réellement agiter son bras.

—Voyez, voyez, s'écria la fille d'honneur, il nous a benî.

Comme elle disait ces paroles, la porte s'ouvrit, et la margrave parut sur seuil.

III.

Nous avons laissé M. de Hauenzen et mademoiselle de Freyberg dans une situation bien critique. Ils venaient d'être surpris par la margrave ; rien n'égalait la timidité craintive de la jeune fille, si ce n'est la hautaine ironie de la princesse.

—Voilà réellement un charmant tableau, et je suis fâchée d'interrompre vos amusements champêtres et innocents, M. le comte. Mais il m'a pris, comme à vous, comme à mademoiselle, la fantaisie de courir les champs en aventurère ; le hasard m'a moins bien servi, je me suis perdue.

Le comte reprenait un peu de sang-froid.

—Si Madame veut, dit-il, je vais envoyer à la Favorite ou à Baden chercher un carrosse et j'aurai l'honneur de la suivre ?

—Je vous remercie, M. le comte ; c'est prendre trop de soins ; mes gens, comme les vôtres, sont restés en haut, je vais aussi faire ma prière.

La baronne n'avait pas encore osé lever les yeux. Voyant que madame Sybille témoignait le désir de rester quelques instants encore, elle fit la révérence et se retira.

—Un moment, mademoiselle de Freyberg ; croyez-vous que la grande-maitresse doive ignorer vos promenades du matin et les rencontres que le hasard vous procure ? La dignité de ma maison exige que je la prévienne, afin de lui apprendre à veiller sur mes filles d'honneur.

Le comte prit la parole avec le sang-froid d'un homme dont la résolution est inébranlable.

—Pardonnez-moi, Madame, mais la grande-maitresse n'a rien à voir dans tout ceci. Je vous jure sur mon honneur que la baronne de Freyberg est aussi pure que la Vierge. Comme vous venez de le dire, le hasard seul nous a réunis.

—Je connais ces hasards, M. le comte, et je les apprécie.

—Si son altesse révoque en doute la parole d'un homme d'honneur, la parole du fiancé de la baronne, je n'ai plus qu'à me retirer et à la prier d'agréer ma démission.

—Vous êtes bien prompt à vous faire des querelles, M. le comte. Heureusement vos amis le sont moins à les accepter. Nous re-

parlerons de cela ; en attendant, donnez-moi la main pour remonter à Eberstein ; vous me raconterez ce bel hyménée que j'ignorais, et auquel il ne manque, à ce qu'il paraît, que ma signature.

Et, sans daigner jeter un regard sur Wilhelmine, la princesse sortit de la chapelle, appuyée sur le bras de son chambellan. Quand ils eurent fait quelques pas, la margrave parut imposer une grande violence à son émotion et demanda à M. de Hauenzen, si c'était bien sérieusement qu'il parlait de son mariage.

—Très-sérieusement, Madame, et je comptais aujourd'hui même en demandant la permission à son altesse.

—Et si son altesse refuse ? reprit-elle impérieusement.

—Alors je prierais de nouveau la margrave de vouloir bien accepter ma démission de chambellan, et je me retirerais de la cour.

—Et la margrave alors publiera à la face de tous que la baronne Wilhelmine de Freyberg passa sa vie à courir sur les grands chemins, et la margrave chassera la baronne Wilhelmine de Freyberg du nombre de ses filles d'honneur.

—La margrave le ferait peut-être, mais Sibylle ne l'oserait pas.

—Vous me faites pitié, interrompit-elle en levant les épaules ; Sibylle ose tout.

—Et moi je vous dis que non ! Sibylle sait que son amant peut être son maître ; elle sait qu'en face de l'amour il n'y a plus ni princesse ni sujet, et elle céderait à la crainte de la vengeance.

—Je n'ai jamais cédé à aucune crainte.— Mais ce sont des folies, comte ; vous voulez m'éprouver ; vous vous réjouissez de voir la lionne emprisonnée mordre les barreaux de sa cage. Cessons ce jeu cruel, oublions ces alarmes et parlons d'autre chose.

—Non, Madame, car il faut que vous m'entendiez, et cette occasion est plus favorable qu'aucune autre. Je vais vous parler franchement ; vous allez entendre un langage auquel vous n'êtes point accoutumée, et je vous demande pardon d'avance pour ma brusquerie.

—Parlez, Monsieur, mais rappelez-vous que si une femme peut tout écouter, une princesse ne peut pas tout souffrir.

—Je me suis trompé six mois, j'ai cru six mois que je vous aimais. Après cet avoué rien ne peut plus me coûter. J'ai pris pour de l'amour une admiration sans bornes, un enivrement de tête, de sens, que suis-je ? J'ai foulé aux pieds le plus saint des devoirs ; j'ai brisé un cœur qui m'appartenait sans réserve ; mon amour-propre a fait de moi un homme sans foi et sans honneur ; j'ai trahi mes serments, je me suis juré.